

# EDGAR MORIN ET JESUS IBÁÑEZ : LA SOCIOLOGIE ET LES THEORIES DE LA COMPLEXITÉ<sup>1</sup>

*Se hace camino al andar...*

ALVARO MALAINA\*

« Sujet et objet sont indissociables »  
Edgar Morin

« Un physicien est un morceau de matière qui étudie la matière.  
Un biologiste est un morceau de vie qui étudie la vie.  
Un sociologue est un morceau de société qui étudie la société.

<sup>2</sup>Ce sont tous des miroirs que l'univers place à son centre »  
Jesús Ibáñez

## ***Introduction : Edgar Morin et Jesús Ibáñez***

Comment situer Morin, penseur de la complexité et de la transdisciplinarité, par rapport à d'autres démarches contemporaines, voisines ou apparentées ? On peut notamment confronter la perspective de Morin à celle d'un sociologue espagnol qui essaya lui aussi d'importer les nouvelles théories de la complexité dans les sciences sociales (de cette façon on pourra complexifier la complexité, en suivant la devise de Niklas Luhmann, « la complexité réduit la complexité ») : c'est le cas de Jesús Ibáñez (1928-1992), qui fut directeur d'études à l'Université Complutense de Madrid.

Certains n'hésitent pas à qualifier Ibáñez de « Morin espagnol », même si sa trajectoire intellectuelle est très personnelle et à vrai dire inclassable. Né en 1928 en Cantabrie, il étudie à Madrid, participe aux luttes antifranquistes (il participe à la fondation du FELIPE, Front de Libération Populaire) et est expulsé de l'Université en 1956 avec d'autres étudiants, en raison de leur appui aux professeurs renvoyés par le régime dictatorial : Enrique Tierno Galván, José Luis Aranguren et Agustín García Calvo. Après plusieurs mois en prison, profondément insatisfait d'une sociologie académique conservatrice et technocratique, il erre pendant plus de vingt ans dans le secteur privé, et introduit vers 1964 le « groupe de discussion » comme technique sociologique d'exploration des représentations des consommateurs. Il fonde l'Institut de Recherches de Marché ECO. Avec l'avènement de la démocratie, vivement encouragé par ses collègues, il retourne à l'Université et, en 1982, il devient directeur d'études à la Faculté de Sciences Politiques et Sociologie de l'Université Complutense de Madrid. Considéré comme l'un des intellectuels espagnols les plus charismatiques, après son retour au milieu universitaire, il développa une sociologie critique très particulière, en opposition à ce qu'il appelait la « sociologie sédentaire », jusqu'à sa mort prématurée en 1992.

Morin et Ibáñez sont deux exemples d'un nomadisme permanent, d'une insoumission face aux structures académiques et intellectuelles fixes et endogamiques : deux *outsiders* qui habitent un *no man's land*. Les démarches convergent. Morin était pour Ibáñez le fabricant de « la carte de toutes les cartes »<sup>2</sup>. Il disait qu'il n'y avait pas de meilleur exercice que de lire son oeuvre *La Méthode* pour actualiser ses connaissances. « Tout est là »<sup>3</sup>, affirmait-il. Ibáñez tenta une aventure intellectuelle très similaire à celle de Morin, convergente (elle mobilise les apports des théories de la complexité), mais

---

\* CETSAM, EHESS, Facultad de Ciencias Políticas y Sociología, Universidad Complutense de Madrid  
Boursier du Ministère Espagnol d'Affaires Etrangères et de Coopération et de l'Agence Espagnole de Coopération Internationale

aussi divergente (elle mobilise aussi le structuralisme, le post-structuralisme, ainsi que la psychanalyse lacanienne). Face au paradigme classique, il construit un « paradigme complexe de l'investigation sociale », en intégrant horizontalement trois perspectives (distributive, structurale et dialectique) et verticalement trois niveaux (technologique, méthodologique et épistémologique)<sup>4</sup>. A partir des travaux de Heisenberg, Gödel, Spencer-Brown, von Foerster, Thom, Mandelbrot, etc., il envisagea finalement une « investigation sociale du second ordre », d'essence fortement critique, face au positivisme dominant et conservateur.

On trouve de notables convergences entre les travaux de Morin et d'Ibáñez. Les deux ont défini le système anthropo-social comme un système ouvert, actif et observant, composé par le sujet et par l'objet. Le système existe autant dans la nature que dans l'esprit du sujet qui le conceptualise. Tout système se constitue par le tracé d'une frontière qui le sépare d'un milieu, il est le résultat d'une *ponctuation* qui combine une *distinction* (le tracé de la frontière qui sépare deux côtés) et une *indication* (la préférence pour l'un des deux côtés de celle-ci). Les travaux de Heinz von Foerster et de George Spencer-Brown sur l'auto-référentialité paradoxale ont contribué à bâtir cette épistémologie constructiviste. On y trouve aussi une ontologie, dans laquelle convergent également les points de vue de Morin et d'Ibáñez. Le système anthropo-social est un système qui s'auto-organise en autonomie/dépendance par rapport à un milieu ou éco-système, en fonction du bruit, du désordre. L'« ordre par fluctuations » d'Ilya Prigogine et le principe de « complexité par le bruit » d'Henri Atlan les ont influencés. Plusieurs décennies se sont écoulées depuis que Morin et Ibáñez ont proposé un « nouveau paradigme complexe » pour les sciences en général, et les sciences sociales en particulier : néanmoins ce paradigme a conservé son caractère novateur et son application est toujours nécessaire dans les pratiques de recherche et dans leur cadre théorique ; il est toujours possible d'esquisser une sociologie « complexe » à partir de leur propos. A ce sujet nous devons tenir compte du fait que les réflexions de Morin et d'Ibáñez ont lieu à une « époque » déterminée, c'est-à-dire entre 1975 et 1985, au moment où les « sciences » de la complexité deviennent un « paradigme » de la complexité<sup>5</sup>. A ce moment-là, on assiste à la fondation du paradigme complexe, à partir d'un dialogue fécond auquel participent également Francisco Varela, Henri Atlan ou Jean-Pierre Dupuy<sup>6</sup>. Cependant, on assiste aujourd'hui à l'« incarnation »<sup>7</sup> de toutes ces idées au sein de techniques. Une complexité « restreinte » a pris la place d'une complexité « généralisée »<sup>8</sup>. La technique « complexe » par excellence serait celle des automates cellulaires et de la simulation multi-agents, c'est-à-dire des modèles mathématiques modélisés par ordinateur<sup>9</sup>. On doit penser à une possible intégration des « deux » complexités. La sociologie complexe ne peut pas être réduite à une philosophie sociale complexe, mais doit être une science sociale complexe à part entière. Cependant, l'intégration est incertaine : si la complexité généralisée manque d'applications techniques, la spéculation théorique fait en partie défaut à la complexité restreinte.

Néanmoins, on trouve aussi des divergences assez prononcées entre les deux auteurs. Ibáñez, à la différence de Morin, mobilisa le cadre théorique du structuralisme (surtout Lévi-Strauss et Lacan) pour bâtir son paradigme complexe : il fut en fait toujours tenté par l'approche structuraliste, bien qu'il ait évolué postérieurement vers un post-structuralisme (Deleuze, Guattari, Foucault, Baudrillard, etc.) et envisagé la dialectique comme horizon final de la science et de la pensée. On trouve également des divergences sur le terrain politique, celui de la « praxis » du paradigme complexe. Morin, membre du Parti Communiste pendant la Résistance, quitta le Parti en 1951. Ibáñez, plus radical, identifié à un marxisme libertaire, resta toujours fidèle à une gauche « radicale », au sens étymologique : rattachée à la racine même de la gauche et non dénaturisée. Dans le contexte de cette orientation politique, et tout en s'appuyant sur les théories de la complexité, il fit une critique radicale de la sociologie, en proposant de substituer une « sociologie socialiste » à une « sociologie sociologique »... Nous verrons que ces divergences théoriques concernant le structuralisme vont devenir des complémentarités. Nous constaterons également que les apparentes divergences politiques concernent plus la forme du discours que le fond. Tous deux croient au changement, à la mutation possible et nécessaire du système anthropo-social qui se dirigerait vers le désastre, mais ils l'expriment d'une façon différente, voire opposée, qui peut porter à confusion. Ibáñez est plus rattaché à une pensée faite de catégories et d'oppositions (fondamentalement l'opposition entre les classes dominantes et les classes dominées, entre la

majorité et la minorité, entre ceux d'en haut et ceux d'en bas) et finalement à une pensée qui semblerait moins « complexe » que celle de Morin, laquelle serait plus attentive aux nuances, aux ambiguïtés et ambivalences (face au principe d'opposition/disjonction, il propose un principe « dialogique » de distinction/conjonction). Il faut alors tenir compte du contexte socio-historique de chacun. Morin forge sa pensée dans un contexte sociopolitique français de démocratie, Ibáñez le fait dans un contexte sociopolitique espagnol de dictature. Ils ne peuvent donc pas mettre l'accent sur les mêmes éléments. Par nécessité historique, le discours d'Ibáñez devait être plus militant, plus combatif, tandis que le discours de Morin, moins impulsé par l'urgence du changement, pouvait être plus relaxé, plus tempéré.

## ***Convergences entre Edgar Morin et Jesús Ibáñez***

### ***En ontologie***

La société humaine serait, d'après Edgar Morin, un *système auto-éco-re-organisé*. Plus exactement, il s'agirait d'un *système complexe auto-éco-re-organisé*. En rassemblant toutes les notions moriniennes et en exploitant leurs applications possibles tout en introduisant des éléments utopiques, on pourrait aussi l'appréhender comme un *système hypercomplexe auto-éco-re-organisé*. Un homme serait un *système anthropique auto-éco-re-organisé*. Une société serait un *système social auto-éco-re-organisé*. La société humaine serait en définitive un *système anthropo-social complexe (virtuellement hypercomplexe) auto-éco-re-organisé*. La sociologie complexe doit s'édifier en partant de cette notion<sup>10</sup>. Jesús Ibáñez définit à son tour la société en tant que système *ouvert*, « ouvert au changement », qui « se reproduit en changeant »<sup>11</sup> et qui établit des limites extérieures (avec le milieu naturel) et des limites intérieures (avec d'autres parties du système)<sup>12</sup>. C'est pour lui un système *organisationnellement fermé* et *informationnellement ouvert*<sup>13</sup>. C'est un système *hypercomplexe* qui inclut des systèmes hypercomplexes (les hommes)<sup>14</sup>. Les ontologies sociales de Morin et d'Ibáñez sont isomorphes et nous pouvons les unifier dans le modèle général de l'auto-éco-re-organisation sociale. Un système « organisationnellement fermé » est un système « auto-organisé », un système « informationnellement ouvert » est un système « éco-organisé », un système « qui se reproduit en changeant » est un système « ré-organisé ».

Il y aurait trois ordres ou niveaux évolutifs du réel : l'*ordre physique*, l'*ordre biologique* et l'*ordre anthropo-social*<sup>15</sup>. Chaque ordre constitutif du réel (et tout ordre sera pensé à partir du troisième ordre, l'ordre anthropo-social) devrait être pensé en s'appuyant davantage sur la notion de « système » que sur celle d'« objet », plus rattachée au paradigme précédent. Un système est un ensemble d'interactions entre des éléments différenciés, qui fait émerger une *organisation*. L'organisation est l'expression de la *complexité* au sein du système et implique à la fois les idées d'*interactions locales* et d'*émergence globale*. Chaque ordre est le produit d'une immersion plus poussée dans la complexité par rapport à l'ordre antérieur ; mais la hiérarchie des trois ordres est enchevêtrée. Les trois ordres sont reliés au sein d'une boucle où ils entrent constamment en interaction. La science classique (qui suit le « paradigme de la simplification », selon l'expression morinienne) les conçoit séparément. Mais dans la réalité ils sont inséparables et une nouvelle science (qui suivrait le « paradigme de la complexité ») devrait les concevoir et les traiter ensemble<sup>16</sup>. La pensée complexe serait la pensée capable de penser à la fois les niveaux successifs, autonomes mais reliés, sans les séparer ni les réduire. Une pensée qui opère au niveau des seuils et des frontières entre les différents ordres émergents. Une pensée qui relie, qui unit ce qui est par nature lié et joint (*com-plexus*)... Le réel est un *espace lisse* transformé en *espace strié*<sup>17</sup> par le regard de l'observateur, voire du scientifique, regard qui vise la manipulation. L'espace lisse est un espace isotropique, sans barrières ni frontières ni chemins préétablis, tandis que l'espace strié est un espace anisotropique, avec des barrières, des frontières et des chemins préétablis. Le paradigme classique postule *une* science pour chaque ordre, et *aucune* communication transversale entre les différentes sciences. Mais la science qui se veut miroir du réel devrait aussi se transformer en un espace lisse en mettant en œuvre une *transdisciplinarité* (Morin) et un *nomadisme* (Ibáñez) permanents : une communication *rhizomatique* (dans tous les sens et dans toutes les directions). C'est la seule façon d'articuler une approche effective, bien que toujours asymptotique (Lacan), du réel *un* et *multiple*... Jesús Ibáñez, se revendiquant des mêmes sources scientifiques que Morin, décrit lui aussi

le réel en tant que structuré par trois strates fondamentales : la *strate physique*, la *strate vitale* et la *strate psycho-sociale*. Le concept de « strate » peut être remplacé par le concept de « système ». La strate évoque l'idée de multiplicité et d'ouverture, alors que le système est associé à l'idée d'unité et de fermeture<sup>18</sup>. Les strates composent des êtres individualisés. Les strates composent des ordres organisationnels : physique, vital, psycho-social. La *complexité organisée* augmente au fur et à mesure qu'on évolue de strate/système en strate/système. On doit distinguer la complexité organisée de la simplicité organisée (systèmes mécaniques) et de la complexité désorganisée (systèmes stochastiques). La complexité organisée est un « réseau complexe de relations entre éléments, c'est-à-dire une structure, et un processus complexe de relations entre relations, c'est-à-dire un système »<sup>19</sup>. Pour Anthony Wilden, une des influences principales d'Ibáñez, un système comprend des *éléments* qui le composent, une *structure* (relation entre éléments) et un *système* (relations entre relations)<sup>20</sup>. Un système simple organisé ne comporte que des éléments et une structure ; un système complexe désorganisé n'est constitué que d'éléments et d'un système ; un système complexe organisé réunit les trois composants : éléments, structure et système.

Le *système anthropo-social* fait partie de la biosphère, il est composé par des êtres vivants, les hommes. En tant que phénomène organisationnel, il répond aux mêmes caractères que tout phénomène organisationnel vivant, en constituant un être<sup>21</sup>. Son organisation propre (Morin parle d'*organisations actives*) est une auto-organisation (émergence organisationnelle) : le système social s'auto-produit et « s'auto-extériorise » à partir des interactions des individus<sup>22</sup>. Parallèlement, il définit toujours un éco-système (social et naturel), avec lequel il échange de la matière, de l'énergie et de l'information, qui constituent des apports nécessaires de négentropie qui lui permettent de surmonter le deuxième principe de la thermodynamique<sup>23</sup>. Il se réorganise et assure en parallèle les conditions de sa permanence et de sa reproduction à travers des boucles de rétroaction positive et négative, reproduction qui s'effectue en changeant (*re*-production et *re*-nouvellement). L'organisation propre au système anthropo-social est donc, plus exactement, une *auto-éco-re-organisation*. Selon Jean-Louis Le Moigne, l'*auto-organisation* exprime l'autonomie, l'*éco-organisation* exprime le fonctionnement (synchronique) ouvert dans l'environnement et la *re-organisation* exprime la transformation (diachronique)<sup>24</sup>.

Il est nécessaire de distinguer entre *complexité* et *hypercomplexité*. Tout système complexe auto-éco-re-organisé combine centrisme, polycentrisme et acentrisme. Un système hypercomplexe « diminue ses contraintes tout en augmentant ses aptitudes organisationnelles, notamment son aptitude au changement »<sup>25</sup>. Il atténuerait le centrisme et accentuerait le polycentrisme et l'acentrisme. Dans le cas du système anthropo-social, il s'agirait d'un système plus *démocratique* (qui dissémine de plus en plus le pouvoir dans tout le corps social, sans instance centrale et suprême chargée de le gérer). Mais ce modèle, on le sait bien, est encore *utopique*<sup>26</sup> (il prend place dans le temps, dans un futur possible, même s'il est improbable). Pour Ibáñez, plus radical, la société est un système hypercomplexe (qui implique le passage d'une « individuation biologique complexe » à une « individuation noologique ou psycho-sociale hypercomplexe »<sup>27</sup>) : l'utopie consisterait donc à rendre la société transparente à elle-même, à sa propre nature. L'hypercomplexité est pour lui liée à une réflexivité du second ordre : « Les systèmes sociaux sont hypercomplexes (des systèmes réflexifs – les sociétés – qui incluent des composants réflexifs – les individus : ils opèrent une réflexion du second ordre, quand la société se pense à travers ses penseurs) »<sup>28</sup>. L'auto-réflexivité est la condition de base de la démocratie.

Pour Ibáñez, le système anthropo-social est un système *linguistique* qui est structuré par des codes linguistiques : « Les codes génétiques (proto-linguistiques) prédominent dans l'ordre vital, les codes linguistiques (à proprement parler) prédominent dans l'ordre social. Les codes génétiques ont une pragmatique, les codes linguistiques ont en outre une sémantique (ils sont interprétés par un sujet conscient). Les codes génétiques décrivent le système, les codes linguistiques décrivent en outre l'écosystème »<sup>29</sup>. Ibáñez précise : « L'ordre social est de l'ordre du *dire* : il est fait de *dictées* (chemins prescrits) et d'*interdictions* (chemins proscrits) »<sup>30</sup>. Le système anthropo-social opère non seulement dans le registre lacanien du réel (où opèrent exclusivement les sous-systèmes biologiques et physiques qui le forment), mais également dans les registres imaginaires et symboliques. C'est un système *auto-réflexif* : ses agents constitutifs sont des agents auto-réflexifs, cognitifs et intentionnels ;

son dispositif informationnel/sémiotique de base est un dispositif de lecture *et* d'écriture. « Les étants physiques n'ont pas besoin de connaître la physique, les étants biologiques connaissent inconsciemment la biologie, les étants sociaux connaissent consciemment la sociologie (ils savent qu'ils savent)... Les éléments d'un système linguistique sont réflexifs... Ils sont en outre actifs (leur comportement est intentionnel) »<sup>31</sup>. Le système anthropo-social est un système *dynamique*, qui évolue et se complexifie avec le temps. Situé au carrefour de l'*aléatoire* et du *nécessaire*, le système anthropo-social, en tant que système naturel, se complexifie par les mutations génétiques, mais en tant que système linguistique, il est aussi l'objet de mutations linguistiques, d'une *écriture* : le *bruit* dans le système anthropo-social naturel, linguistique et mnémotique, est métabolisé en tant que *trace* qui persiste, retransmise par les codes génétiques et linguistiques, et qui deviendra finalement *sens*<sup>32</sup>. « Un code est un hasard gelé. Les codes sont des dispositifs à double articulation : une seconde articulation émergeant par hasard est retenue par une première articulation (nécessaire) »<sup>33</sup>. « Le passage de la seconde articulation à la première articulation est le passage de l'énergie à l'information »<sup>34</sup>. Morin a également construit le couple *genos/phénon*<sup>35</sup> ; l'auto-organisation sociale serait une auto-(geno-phéno)-éco-re-organisation : elle implique un code, mais aussi une actualisation de ce code dans un environnement, au moyen d'un être et d'une existence individuels. Morin et Ibáñez conçoivent le système anthropo-social comme un système dynamique *non linéaire* et *imprévisible*<sup>36</sup>. Il a une *histoire* (ce qui implique que ce n'est pas seulement l'environnement du système qui change, mais le système lui-même, ce qui exige une démarche systémique non classique capable d'étudier à la fois les perturbations externes –*outputs*– et les fluctuations internes –*changements d'état, code ou structure internes*), marquée par l'irruption constante d'événements<sup>37</sup> (Révolution Française, Commune de Paris, Mai 68, chute du Mur de Berlin, attentats du 11 septembre, etc.), qui seraient les bifurcations et catastrophes inattendues et nécessaires à l'évolution et complexification du système anthropo-social (rupture de la continuité systémique, rupture de l'ordre interne, absence de continuité et de dérivabilité, apparition de l'anti-organisation au sein de l'organisation, processus sémiotiques/pulsionnels d'écriture). La perspective structurale initiale est surmontée par une perspective dialectique. Le système anthropo-social hypercomplexe auto-éco-re-organisé serait finalement un système dynamique *morphogénique*<sup>38</sup>, créateur de nouvelles formes. Cela ne va pas sans conséquences politiques, qui semblent dépasser le cadre strictement scientifique. Le système anthropo-social s'auto-produit, évolue et se révolutionne. Il « s'auto-institue » (Castoriadis) sans cesse. Il secrète des structures et des formes changeantes. Une mise en parallèle avec la *démocratie* devient alors pertinente. La sociologie complexe que l'on est en train d'exposer devrait y réfléchir, mais le but actuel de cet article n'est pas de développer davantage ces réflexions : nous ne faisons qu'apporter des pistes et des clés de réflexion. Cependant, on ne doit pas avoir peur de les formuler : comme nous allons le voir à présent, le sociologue est trop proche de la société qu'il étudie pour croire qu'il peut s'en détacher en faveur d'une « objectivité » présumée. Il est cependant un des acteurs qui appartiennent et donnent forme (en *in-formant*) au système anthropo-social : par action ou par omission. C'est la seconde dimension réflexive qu'ouvre la pensée de la complexité.

### ***En épistémologie***

Le système se trouve aussi dans l'esprit du systémiste. On constate alors que l'ontologie complexe postulée par Morin et Ibáñez repose sur une épistémologie de base.

Morin et Ibáñez participent au courant de pensée que l'on nomme *cybernétique du second ordre*, dont les principaux représentants sont Heinz von Foerster, Francisco Varela, Humberto Maturana, Gordon Pask, etc. Ce courant de pensée opère un tournant épistémologique fondamental dans la cybernétique classique et dans la science classique en général. Morin et Ibáñez essaieront de l'appliquer aux sciences sociales. La cybernétique, science des mécanismes de communication et de contrôle, fut inaugurée par Norbert Wiener en 1948 (*Cybernetics*) et fut fondée sur l'idée de système en tant que machine allopoïétique qui suit un schéma d'entrées et de sorties (*inputs* et *outputs*) programmable de l'extérieur. On peut situer l'annonce de la *nouvelle cybernétique* à l'année 1952, lors de

la neuvième conférence de Macy. W. Ross Ashby introduit l'« homéostat », le prototype d'une machine auto-régulée, capable d'ajuster ses fluctuations internes pour s'adapter aux mutations de son environnement. Mais Ashby appartenait encore à la cybernétique classique : il énonce l'impossibilité logique pour un organisme d'accéder à une complète autonomie organisationnelle<sup>39</sup>. Cependant, le renversement s'était déjà opéré : *la machine allopoïétique se transforme en machine autopoïétique*. Heinz von Foerster fonde « officiellement » la nouvelle cybernétique en créant en 1956 le « Biological Computer Laboratory » de l'Université d'Illinois et en introduisant en 1960 son concept central d'« ordre à partir du bruit » (*order from noise*)<sup>40</sup>. Le bruit ne serait destructeur que pour des systèmes simples ; au sein des systèmes complexes, il provoque l'apparition d'un ordre, d'une complexité. La machine autopoïétique s'« auto-organise » à partir du bruit et du désordre. Les travaux postérieurs d'Henri Atlan (auto-organisation des systèmes vivants), Francisco Varela et Humberto Maturana (autopoïèse) et Ilya Prigogine (structures dissipatives), parmi d'autres, consolideront les fondations du nouveau paradigme cybernétique des systèmes auto-organisés, qui deviendra le *nouveau paradigme de la complexité*. Ce fut von Foerster qui transforma la cybernétique en épistémologie. La cybernétique classique ou cybernétique du premier ordre était une science de la maîtrise et du contrôle. Son principal postulat était celui de l'objectivité. Il y aurait une stricte séparation entre le sujet observateur et l'objet observé qui donne accès à la maîtrise. Von Foerster participe en revanche du « constructivisme radical » : l'objet est une construction du sujet. Toute réalité correspond à une sélection et à une distinction (c'est le « dessin d'une différence », comme disait Spencer-Brown) et toute sélection et toute distinction sont opérées par un sujet (qui introduit des valeurs, des indications pour chaque côté de la frontière qu'il trace). L'impossibilité de séparer l'objet du sujet implique l'impossibilité du contrôle et de la maîtrise de l'« objet » par le « sujet ». D'une part, l'objet est une construction du sujet ; d'autre part, l'objet devient sujet (il devient machine autopoïétique). Sujet et objet font un. La cybernétique des systèmes observés se transforme en *cybernétique des systèmes observants*. L'observateur fait partie de ce qu'il observe ; il est toujours en train de s'observer lui-même. Sujet et objet font partie d'un même système observant.

Les révolutions dans le domaine de la mécanique marquent le passage de l'ancien paradigme simplifié au nouveau paradigme complexe. Dans la mécanique classique, le sujet était extérieur à l'objet et pouvait l'observer et l'appréhender : c'était la position du « sujet transcendantal ». Dans la mécanique relativiste, le sujet est « bouleversé » par l'objet : l'observation dépend d'abord du lieu du point de vue de l'observateur ; la position du sujet devient multiple et conditionnée. Dans la mécanique quantique, l'objet est « bouleversé » par le sujet : le sujet observateur influence l'objet observé ; sujet et objet s'interpénètrent ; le système observant sujet/objet émerge pour résoudre les paradoxes<sup>41</sup>. Pour bâtir leur épistémologie, Morin et Ibáñez mobilisent les apports fondamentaux de Heisenberg et Gödel, qui ont contribué à détrôner le sujet transcendantal, en substituant le principe classique de l'objectivité par le principe non classique de la *réflexivité* : on ne peut pas déterminer à la fois la position et la vitesse d'une particule (la vérité en tant que preuve empirique est « déconstruite ») ; on ne peut pas prouver la vérité de tous les énoncés d'une théorie (la vérité en tant que preuve théorique est « déconstruite »)<sup>42</sup>.

Un principe fondamental de *relation sujet/objet* découle des apports de la cybernétique du second ordre et de la mécanique quantique, et c'est surtout lors de l'extraction de ses implications sociales et sociologiques que la forme, et non pas le contenu, des discours de Morin et Ibáñez diverge.

### ***Divergences entre Edgar Morin et Jesús Ibáñez***

#### ***Dans les implications en sociologie de l'onto-épistémologie complexe***

Pour Ibáñez, le système anthropo-social serait une *machine naturelle autopoïétique*. Elle serait donc *démocratique par nature* (au sens d'autonome, auto-productrice). Une dictature chercherait en revanche à le transformer en une *machine artificielle allopoïétique* (hétéronome, hétéro-produite). Elle serait condamnée à échouer : la nature finit toujours par s'imposer. Selon Ibáñez, qui s'appuie sur les théories de l'autopoïèse des biologistes chiliens Francisco Varela et Humberto Maturana, le système

anthropo-social serait un *système organisationnellement fermé* (auto-organisé à partir d'interactions multiples entre des acteurs différenciés) et *informationnellement ouvert* (réflexif, producteur d'information). Les « classes dominantes » voudraient en revanche le transformer en *système organisationnellement ouvert* (hétéro-organisé de façon univoque selon leurs desseins et leurs manipulations) et *informationnellement fermé* (non réflexif, non producteur d'information). Le sociologue « classique », « positiviste », serait à leur service (d'une façon directe ou indirecte) : il extraierait de l'information des bases (des « classes dominées ») pour les sommets, afin que ceux-ci puissent injecter de la néguentropie (in-formation) de haut en bas pour neutraliser toute tendance à la désorganisation et pour maintenir l'ordre social qui sert leurs intérêts. On constate déjà des divergences entre Ibáñez et Morin, qui se manifestent surtout au niveau du langage. Ibáñez se réclame volontiers de la tradition critique marxiste ; Morin hésite et doute de la pertinence de l'usage de la terminologie marxiste.

Selon Ibáñez, le sociologue positiviste classique, durkheimien, opère une mystification ; il croit être le seul « sujet », il transforme le système anthropo-social observant en « objet » : c'est le paradigme classique du fait social considéré comme « chose ». Mais le mot « fait » dérive du latin « factum », qui est le participe passé du verbe « facere » (« faire »). C'est-à-dire que le « fait » social est toujours « fait » par quelqu'un. Le sociologue positiviste l'ignore et définit le système (en perturbant sa nature) et trace ses frontières (en opérant des séparations) : il se situe lui-même dans l'écosystème. Ce faisant, il contribue au maintien du système anthropo-social dans sa forme actuelle (qu'elle soit juste ou injuste) car il prive le faux objet de sa vraie nature de sujet. De cette façon, insiste Ibáñez (en transformant la sociologie complexe en sociologie critique de la sociologie), la structure « hylémorphique » (Simondon) se maintient : les « sujets seigneurs » décident et programment (ils apportent la *forme*), les « objets esclaves » exécutent leurs ordres (ils apportent la *matière*)<sup>43</sup>. Le sociologue *sédentaire* (qui fonctionne comme une *machine classique* avec des idées et méthodes rigides, ses liens de constitution) adopte le point de vue de la majorité, regarde du haut des hiérarchies, du lieu du pouvoir et de l'unité ; le sociologue *nomade* (qui fonctionne comme une *machine quantique* avec des idées et méthodes souples) adopte le point de vue des minorités, pousse de la base de la pyramide, du lieu de la multiplicité qui résiste au pouvoir et à l'unité<sup>44</sup>. La sociologie sédentaire et dogmatique *conserve* et *reproduit* ; la sociologie nomade et critique *invente* et *produit*. Il ne s'agit pas de les opposer : ce sont deux moments d'un même processus dynamique (le niveau synchronique de l'éco-organisation et le niveau diachronique de la ré-organisation). La sociologie sédentaire est du côté de la *morphostase* (constance de la forme) ; la sociologie nomade est du côté de la *morphogénèse* (variation de la forme et création de nouvelles formes). Mais pour pouvoir inventer et produire, il faut traverser la frontière (*voile de Maia*) qui sépare le sujet de l'objet.

La critique d'Ibáñez est radicale : elle dépasse le seuil du savoir (la science), en s'aventurant dans le domaine parallèle du pouvoir. Morin, plus tempéré, préfère rester au niveau du savoir, mais tout en visant toujours un horizon éthique et sans jamais négliger les interrelations entre le scientifique et le social via le paradigme<sup>45</sup>. Même si on constate certaines divergences entre les deux (surtout au niveau de ce qu'ils soulignent en priorité), elles ne sont qu'apparentes. Le savoir et le pouvoir marchent toujours ensemble : tous deux le savent, mais ils l'expriment d'une façon différente.

La réalité<sup>46</sup> devient « construction »<sup>47</sup>. Le philosophe espagnol Agustín García Calvo distingue entre le réel (la réalité, tout ce qui existe, la *physis*) et la Réalité (l'artifice opératif anthropomorphique qui vient se substituer au réel et qui correspond à la totalité des choses *définies*). Tout système anthropo-social, au moyen de dispositifs linguistiques, construit une Réalité. Pour les parties du système, pour les êtres humains, la réalité sera *toujours* la Réalité (l'objet est perdu) où habiteront leurs « masques » (le sujet est divisé). Mais un constat en découle : au-delà de la réalité actuelle, on peut par conséquent construire des réalités différentes, même si elles ne sont pas des réalités, ou à cause de cela précisément. Dans le cas des réalités sociales, on peut même construire des réalités plus justes et appropriées. On peut définir et créer des Réalités sociales plus justes et appropriées... Pour cela, le processus d'écriture devient fondamental, clé du passage des sociétés *froides* (avec une structure invariante) aux sociétés *chaudes* (avec une structure changeante). La société

froide est mécanique et artificielle (paradigme de la simplicité organisée), tandis que la société chaude est complexe et naturelle (paradigme de la complexité organisée).

Pour Anthony Wilden, tout système, au moyen du tracé d'une frontière, définit un éco-système où il place la partie de soi-même qu'il cherche à exploiter (et qui devient nécessaire à sa survie : source de négentropie). Par exemple, pour le système anthropo-social, les femmes, les enfants, le milieu naturel, les Noirs ou le Tiers-Monde. Selon Wilden, le système est en guerre avec lui-même. La mystification opérée par le sociologue positiviste devient la mystification d'une forme sociale tout entière qui répond aux intérêts d'une couche sociale particulière (le discours scientifique classique ne serait dans ce sens que « propagande »). Le paradigme classique, celui de la « simplification », est un *paradigme de la matière-énergie* (c'est-à-dire le corps humain et sa force de travail) ; en revanche, le paradigme non classique, celui de la « complexité », est un *paradigme de l'information* (qui transforme la matière inerte en matière vivante, qui fait croître la liberté sémiotique des parties face aux contraintes du tout). L'information qui in-forme et traverse toutes les couches de la réalité (les trois mondes) devrait être placée du côté des faux « objets » en quête de découvrir leur vraie nature de « sujets » et en voie de s'affirmer en tant que tels, en générant une société qui favorise cette affirmation<sup>48</sup>. La voie de l'exploitation de l'éco-système devient une voie auto-destructrice pour le système, car l'exploitation équivaut à l'épuisement d'une source, voire d'une source de négentropie nécessaire à la survie du système.

La pensée complexe morinienne se fait écho de toutes ces idées révolutionnaires (« Systémisme et cybernétique sont comme le premier étage d'une fusée qui permet le démarrage d'un second étage, la théorie de l'auto-organisation, laquelle à son tour met feu à un troisième étage, épistémologique, celui des relations entre le sujet et l'objet »<sup>49</sup>). Elle aboutit aux mêmes conclusions : le sujet ne peut pas être séparé de l'objet, le sociologue ne peut pas être séparé de la société (« sujet et objet sont indissociables »<sup>50</sup>). L'écrivain américain Paul Auster répète souvent le paradoxe : le monde est dans ma tête, tandis que ma tête est dans le monde. Morin est également surpris par la même réflexion : la société est dans le sociologue qui est dans la société<sup>51</sup>. L'auto-référence s'impose sans délais. La boucle paradoxale a une seule solution logique : concevoir un système qui transcende la séparation entre le sujet et l'objet en les incluant dans une même unité multiple (*unitas multiplex*).

Mais l'application à la sociologie des théories de la complexité est plus tempérée chez Morin. On doit certes « intégrer l'observateur/concepteur (le sociologue) dans son observation et sa conception »<sup>52</sup>. Cette idée conduit à l'élaboration d'une « sociologie de la sociologie »<sup>53</sup>, tâche à la fois nécessaire et impossible (Tarsky, Gödel). Cependant, la plus importante différence avec Ibáñez se trouve dans le fait que la critique d'Ibáñez ne se contente pas de préconiser cette insertion du sujet sociologue dans son objet en vertu d'une approche scientifique du réel plus rigoureuse (pour Morin, le sociologue, avant d'étudier les valeurs et la culture d'une société donnée, devrait étudier ses propres valeurs et sa propre culture), il ne se contente pas de préconiser une sociologie de la sociologie, mais élabore une sociologie critique (des « classes dominantes », de ceux qui possèdent le pouvoir et maintiennent l'ordre social) qui se transforme en critique de la sociologie (en tant que dispositif idéologique au service des « classes dominantes », du pouvoir, de l'ordre social établi). D'une critique « du premier ordre », il passe à une critique « du second ordre ». On dirait que la critique de la discipline sociologique d'Ibáñez va plus loin que la critique de Morin, mais les deux critiques s'appuient sur une même critique originaire, commune aux deux : la critique générale du paradigme classique dominant et sous-jacent aux disciplines scientifiques particulières, comme la sociologie. Ibáñez, plus sociologue que Morin (qui ne s'est jamais pleinement identifié à ce titre), ne fait qu'épuiser les implications de cette critique dans le domaine de la sociologie, en la reliant à la volonté éthique et politique de changer le système anthropo-social, volonté également commune aux deux auteurs.

Quel est donc le rôle du sociologue dans toute cette problématique onto-épistémologique que met en avant la complexité ?, se demande Ibáñez. S'il suit la perspective *classique* et *positiviste*, détaché de son « objet d'étude », il sert au mieux à maintenir la société dans sa forme actuelle (qu'elle soit juste ou injuste). S'il suit la perspective *non classique* et *complexe*, rattaché à son « objet d'étude », il peut servir aussi à projeter la société vers des formes futures possibles (avec la force de l'utopie). Si Edgar Morin cherche (déçu par les aberrations historiques commises en invoquant le principe de la



Révolution) la *réforme* des structures sociales en formulant un nouvel humanisme d'ordre planétaire (modèle de la Terre-Patrie), Jesús Ibáñez cherche ouvertement sa *révolution* en invoquant la substitution du socialisme (de type libertaire, héritier lui-aussi de Mai 68, qui opère une morphogénèse sociale)<sup>54</sup> à la sociologie (en tant que dispositif objectiviste et positiviste, idéologie au service du maintien de l'ordre social) : la sociologie « socialiste » appartiendrait à un ordre logique supérieur à la sociologie « sociologique », bien que sa puissance épistémologique ne soit pas non plus illimitée (problème des échecs historiques du socialisme « réel »)<sup>55</sup>. Morin et Ibáñez dépassent tout au long de leur œuvre les limites de la science (sociologique) en allant *au-delà de la sociologie*, vers l'horizon de l'utopie, qui permet de se diriger vers un monde plus juste. La sociologie naît avec les révolutions bourgeoises, en pétrifiant précisément les rapports sociaux (la structure) au service des intérêts de la classe bourgeoise. Mais une sociologie socialiste « imaginaire » peut viser le futur, les rapports des rapports, favoriser le changement de la structure. *Caminante no hay camino, se hace camino al andar*. Tous deux préconisent la mutation du système, mais leur discours diverge dans le ton, dans l'accent qu'ils mettent sur tel ou tel élément.

Morin a construit un « paradigme complexe » pour la science en général ; Ibáñez a construit un « paradigme complexe de l'investigation sociale ». La perspective dialectique du paradigme complexe d'Ibáñez visait à totaliser l'investigation sociale en intégrant tous les enjeux que l'on a signalés jusqu'à présent (et en intégrant les perspectives qui la précèdent), mais sa mort inattendue, survenue en 1992, ne lui permit pas de mener à bien le développement de sa pensée. La perspective dialectique ignore les limites, atteint le système (la perspective distributive n'atteint que les éléments, la perspective structurale atteint la structure), touche le registre lacanien du réel (la perspective distributive touche le registre de l'imaginaire en s'aliénant par les limites fantasmatisques des reflets des « données » et des paroles, la perspective structurale touche le registre du symbolique en s'aliénant par les limites langagières du texte « donné »), pense la pensée, introduit un doute généralisé (du second ordre), présente une composante sémiotique (la *force* de la parole) et tente aussi d'*écrire* (les perspectives distributive et structurale se limitent à *lire* le texte du *pouvoir*). Elle intègre action et réflexion sur l'action, en opérant *in vivo* et pas *in vitro*, comme la perspective distributive et la perspective structurale. Elle élimine toute séparation sujet/objet. C'est un *appareil de libération*<sup>56</sup>. Pendant un moment, Ibáñez fut tenté par la socianalyse et l'analyse institutionnelle de Lapassade et Lourau. Serait-il le modèle parfait de la perspective dialectique ? Mai 68 apportait une concrétisation historique illustrant les idées d'Ibáñez : dans une session de socianalyse dirigée par Lourau à la Faculté de Sociologie de l'Université de Nanterre, émerge le désir d'occuper le Rectorat ; la socianalyse aboutit à un mouvement révolutionnaire. La perspective dialectique inclut une technique « micro » (la socianalyse) et une technique « macro » (la révolution). Mai 68 confirma que la technique « micro » pouvait conduire à la technique « macro »<sup>57</sup>. Bien que l'on ait oublié aujourd'hui ces techniques « révolutionnaires » (dans tous les sens du mot), cela ne doit pas nous décourager ; on doit toujours explorer le champ empirique de la perspective dialectique (qui conserve sa solidité à ce niveau conceptuel) en envisageant de nouvelles techniques de recherche. La simulation multi-agents pourrait constituer cette technique dialectique/complexe au niveau « micro ». En ce qui concerne la révolution, elle persiste toujours comme horizon utopique de changement du système.

Cependant, les approches de Morin et d'Ibáñez deviennent complémentaires, car Ibáñez a beaucoup travaillé sur la perspective structurale mais peu sur la perspective dialectique<sup>58</sup>, tandis que Morin a plus développé la perspective dialectique que la perspective structurale : or, le système complexe organisé anthro-social inclut, outre des éléments, une *structure* et un *système*.

### ***Conclusion : pour une dialogique Edgar Morin/Jesús Ibáñez constitutive d'un système d'idées ouvert***

La pensée complexe morinienne serait la pensée propre à la perspective dialectique du sociologue nomade (la perspective dialectique serait l'aboutissement du paradigme complexe et présupposerait les perspectives qui la précèdent)<sup>59</sup>. « La vision complexe (qui inclut l'anamnèse de tout le censuré) est le propre des sociologues de la minorité ou placés dans la perspective de la

minorité, dans la perspective de ceux d'en bas ou des mauvais »<sup>60</sup>. Le terme « minorité » correspond aux dominés, tandis que le terme « majorité » correspond aux dominants (c'est un concept qualitatif plutôt que quantitatif) : la sociologie complexe selon Ibáñez est toujours une sociologie critique : si des auteurs comme Hayek construisent une théorie économique néo-libérale en s'appuyant sur les théories de la complexité, Ibáñez, en s'appuyant sur les mêmes théories, construit une théorie sociale révolutionnaire. Ibáñez nous fournit une image très révélatrice avec laquelle nous pouvons conclure notre esquisse d'une sociologie complexe<sup>61</sup>. Résumons cette image. Soit un sociologue qui arrive à un carrefour gnoséologique et axiologique (toute science implique une conscience, toute épistémologie implique une éthique) où se croisent un chemin « bon » et « vers la droite » et un chemin « mauvais » ou « vers la gauche » (c'est le champ des oppositions binaires). Ce sociologue adopte une vision complexe s'il doute, et s'il doute sur le doute. Le sociologue sédentaire n'hésite pas et choisit toujours le chemin de droite, un chemin en ordre. Le sociologue nomade hésite et se retrouve empêtré dans les boucles réflexives moriniennes (principe dialogique). Le chemin de droite est toujours une droite, qui est toujours tracée par une règle, la règle du pouvoir (toute droite est artificielle, toute réalité est toujours une Réalité). La liberté face aux contraintes et aux impositions commence avec le doute (du scientifique) face aux carrefours (de la science) : le doute du premier ordre (doute entre les termes de l'opposition) permet la liberté d'une nouvelle lecture (choisir le mauvais chemin), le doute du second ordre (doute sur le doute, entre la bifurcation et la non-bifurcation) permet la liberté d'une nouvelle écriture (effacer les bifurcations et/ou proposer de nouvelles bifurcations). C'est là le sens ultime de la *méthode* morinienne, qui équivaut étymologiquement à un méta-chemin. Le paradigme complexe d'Ibáñez converge finalement avec le paradigme complexe de Morin.

Il faut noter qu'il ne s'agit pas d'établir des oppositions. Il ne s'agit pas seulement de choisir le chemin de gauche (mais il ne s'agit surtout pas de choisir le chemin de droite). Il s'agit de douter et de douter sur le doute afin que les oppositions tombent et que l'espace strié du pouvoir devienne l'espace lisse de la liberté. L'espace lisse implique l'infinitude des possibilités (une nouvelle sociologie et une nouvelle société deviennent alors possibles) : le retour nomade au désert du réel face aux emplacements sédentaires dans les mirages imaginaires et dans les constructions symboliques, l'impossible devenant origine de tous les possibles. Il ne s'agit pas de céder à la tentative des oppositions (dans ce cas on serait toujours dans l'ancien paradigme). Le paradigme de la complexité est le paradigme de la complexité *et* le paradigme de la simplification. Les trois perspectives de l'investigation sociale (distributive, structurale et dialectique) sont nécessaires et complémentaires (un système anthropo-social inclut des éléments abordés par la perspective distributive, la structure abordée par la perspective structurale et le système abordé par la perspective dialectique). La sociologie complexe ou post-positiviste (nomade et critique, selon les termes d'Ibáñez) *inclut* la sociologie simplifiée ou positiviste (sédentaire et dogmatique) tout en la dépassant. La sociologie positiviste se limite à tenir compte de l'état *actuel* du système social (elle est *conservatrice*, d'une façon consciente ou inconsciente). La sociologie *complexe* envisagerait en revanche, outre les états *actuels*, les états *virtuels* possibles (elle est *utopique*, d'une façon consciente)<sup>62</sup>. Selon Ibáñez, la pensée complexe, de la même façon que les nombres complexes en mathématiques, se caractérise par *ses composants imaginaires*, qui prennent place dans le temps, dans les futurs possibles<sup>63</sup>. La sociologie positiviste envisagerait l'équilibre, la conservation, la statique sociale. La sociologie complexe envisagerait *aussi* la crise, la réforme, la dynamique sociale. Morin et Ibáñez ont contribué à impulser cette sociologie complexe possible.

Entre Morin et Ibáñez s'établit finalement une *dialogique* très enrichissante qui surmonte les convergences et divergences initiales pour construire un système d'idées hypercomplexe avec des relations internes d'antagonisme, complémentarité et concurrence, une *unitas multiplex*. Nous avons signalé au long de cet article les concurrences (en ontologie et en épistémologie), les antagonismes (au niveau de la forme, du langage) ainsi que les complémentarités (si Ibáñez a développé davantage le niveau de la structure, Morin a développé davantage le niveau du système). C'est ainsi, à partir de ces multiples relations, que l'on peut construire un système d'idées qui combine les approches de Morin et d'Ibáñez, un système caractérisé par le principe complexe fondamental de la dialogique. Mais ce système doit être un système ouvert et non pas un système fermé.

C'est là que nous devons faire une importante remarque. Les travaux de Morin et d'Ibáñez restent à un niveau théorique. Or, le paradigme de la complexité ne peut pas être réduit à une philosophie de la complexité. En suivant les trois niveaux verticaux du paradigme complexe d'Ibáñez, on constate qu'il nous manque une *méthodologie*, ainsi qu'une *technologie* propres. Le système d'idées Morin/Ibáñez doit s'ouvrir à de nouvelles méthodologies, à de nouvelles technologies, du « bruit » externe qui pourrait l'aider à se complexifier et à mieux s'adapter au milieu scientifique existant (pour pouvoir ainsi le révolutionner ?).

Ceci est source de problèmes, mais aussi d'enjeux. En mobilisant les trois niveaux verticaux, on dirait que la pensée complexe morinienne s'inscrit dans le troisième niveau (niveau épistémologique) et non pas dans le deuxième (niveau méthodologique). La perspective dialectique qui s'articule avec le niveau épistémologique atteint le système, le côté le plus large de l'unité et de la globalité. *La Méthode* morinienne est plutôt une *pré-Méthode*<sup>64</sup>. On pourrait faire le même reproche à la « pensée complexe » d'Ibáñez. La pensée complexe devient très révélatrice au niveau épistémologique (ainsi qu'ontologique), mais pas si évidente au niveau méthodologique. On devrait chercher davantage dans les ouvrages antérieurs de Morin, comme *La métamorphose de Plodémet* ou *La rumeur d'Orléans*, afin de trouver des études plus empiriques et des méthodologies plus précises (qui configurent ce qu'il appelle la « sociologie du présent », ainsi que l'approche dite « interdisciplinaire »). En tout cas, *La Méthode* peut rester un traité ontologique et épistémologique fondamental, auquel on pourrait adjoindre les propositions du « premier » Morin. En ce qui concerne Ibáñez, on dispose de ses travaux sur le « groupe de discussion », mais sa forte critique envers ce modèle de recherche (contenu dans son livre *Más allá de la sociología*), considéré comme un instrument d'exploitation du capitalisme de consommation, l'invalidé comme méthodologie propre à une sociologie complexe. En ce qui concerne la « socialanalyse », elle ne fut que peu développée par lui.

Le paradigme scientifique de la complexité requiert aussi des propositions propres en ce qui concerne les différentes techniques de recherche. On a besoin d'une technologie de la complexité. Dans ce sens, des initiatives dans le champ de ce que Morin appelle la « complexité restreinte » sont prometteuses, dans la mesure où elles seraient bien capables de s'harmoniser avec une « complexité généralisée », plus spéculative. C'est l'approche dite des « systèmes complexes », qui cherche à modéliser au moyen de techniques informatiques innovatrices, telles que la simulation multi-agents de sociétés artificielles, un développement particulier des automates cellulaires, appartenant au champ appelé « intelligence artificielle distribuée ». La référence de premier ordre au niveau de la recherche en systèmes complexes est le Santa Fe Institute, aux États-Unis. Cependant, pour le moment, nous devons garder un esprit critique à l'égard d'une possible intégration de la complexité restreinte et la complexité généralisée, même si elle est nécessaire : selon Morin, la complexité restreinte agit toujours sous le signe du paradigme classique de simplification<sup>65</sup>.

Le système Morin/Ibáñez va au-delà des limites dictées par le scientisme. Outre la chaîne ontologie/épistémologie/méthodologie/technologie, on a vu comment une dimension ultérieure s'ouvre lors de l'application à la sociologie des théories de la complexité, une dimension qui articule la science avec la conscience, qui fait correspondre une pragmatique explicite ou implicite à la sémantique. La pensée complexe est aussi susceptible de devenir une *post-Méthode*<sup>66</sup>. C'est le domaine de *l'au-delà de la sociologie*, où se dresse *l'u-topos*, le non-lieu, l'utopie, qui sert à marcher, vers un horizon plus juste. Des initiatives en éducation et en politique sont déjà envisagées. Morin et Ibáñez produiront au cours de leur carrière de nombreux articles et livres à la lumière de l'actualité la plus récente (et toujours politique), avec courage, sans peur. En payant aussi le prix que la volonté de faire face au pouvoir suppose : Morin fut soumis à des jugements et des menaces en raison d'un article sur le sort des Palestiniens ; Ibáñez apparut sur la liste des individus qui devaient être exécutés immédiatement en cas de triomphe du Coup d'Etat en Espagne en 1981. Le nomade sort des terrains sûrs et évidents pour s'aventurer dans le désert incertain plein de risques. Il illustre alors ce qu'Anthony Wilden appelle une « rhétorique de guerrilla »<sup>67</sup> face au couple savoir/pouvoir dominant qui impose une idéologie, qui tel un continent, possède une structure fixe, inamovible : il mobilise un discours d'un ordre logique supérieur qui atteint les plus hauts sommets du contexte. L'u-topie est

certes une île, mais un ensemble d'îles peut former un archipel : l'archipel peut faire bouger la structure. C'est là que réside l'espoir. Le Vaisseau Spatial Terre peut encore se sauver<sup>68</sup>.

Rappelons pour finir ce que Morin écrivait en 1974 dans la revue *Communications* : « cela peut chagriner beaucoup de reconnaître que s'il existe des sociologues, la sociologie n'existe pas encore »<sup>69</sup>. On devrait alors se demander : a-t-on vraiment avancé en plus de trente ans ? Il semblerait que le paradigme dominant soit toujours le même, malgré les apports de Morin et d'Ibáñez. Mais la science, plus changeante certes que la théologie (Whitehead), peut toujours se réinventer. Pourra-t-on surmonter le paradigme de la simplification et atteindre le paradigme de la complexité ? On ne saurait répondre sans hésitation à la question proposée : nomades nous-mêmes, apprentis nomades, nous doutons et nous doutons sur le doute, l'incertitude nous envahit, notre propre pensée se maintient à la périlleuse « température de sa propre destruction » (Morin), l'égarément dans le labyrinthe est plus que probable, mais la sortie victorieuse et la conquête du continent l'est aussi...

Nous sommes partis des orientations proposées par deux auteurs nomades. Il s'agit à présent de commencer à construire en marchant le chemin d'une sociologie complexe. *Caminante no hay camino, se hace camino al andar...*

---

<sup>1</sup> Je remercie l'aide, les conseils et les remarques de Claude Fischler, Maria Betlem Castellà i Pujols, Caroline Hanras et Marie Glon.

<sup>2</sup> J. Ibáñez, *Más allá de la sociología. El grupo de discusión: técnica y crítica*, siglo XXI, Madrid, 1979, p. 362.

<sup>3</sup> J. Ibáñez (coord.), *Nuevos avances en la investigación social I. La investigación social de segundo orden*, Proyecto A Ediciones, Barcelona, 1988, p. 173.

<sup>4</sup> Le niveau technologique décrit et prescrit "comment se fait". Le niveau méthodologique demande "pourquoi cela se fait ainsi" et correspond à la sémantique du savoir. Le niveau épistémologique demande "pour quelle raison et pour qui cela se fait ainsi" et correspond à la pragmatique du pouvoir. Chacune des perspectives croise chacun des niveaux : la perspective distributive croise le niveau technologique, la perspective structurale croise le niveau méthodologique, la perspective dialectique traverse le niveau épistémologique. Le modèle de la perspective distributive est le questionnaire ; le modèle de la perspective structurale est le groupe de discussion ; le modèle de la perspective dialectique est la socialanalyse (voir J. Ibáñez, *Del algoritmo al sujeto. Perspectivas de la investigación social*, siglo XXI, Madrid, 1985). Même si, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, peu d'attention est accordée à certains modèles de recherche (tels que la socialanalyse), l'important est de noter comment Ibáñez élabore, à l'époque où Morin construisait sa *Méthode*, un paradigme complexe pour la sociologie, à la lumière des théories de la complexité, mais aussi du structuralisme et de la psychanalyse lacanienne. On verra comment Ibáñez fait correspondre son paradigme avec l'essor de la *cybernétique du second ordre*, face au paradigme classique qui correspondrait à la *cybernétique du premier ordre*.

<sup>5</sup> J.-L. Le Moigne, "Complexité", dans D. Lecourt, *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, PUF, Paris, 2006, p. 242.

<sup>6</sup> Voir P. Dumouchel et J.-P. Dupuy, *L'auto-organisation: de la physique au politique* (actes du Colloque de Cerisy, 10-17 Juin 1981), Seuil, Paris, 1983.

<sup>7</sup> J.-P. Dupuy, "Les techniques de l'auto-organisation", *Cornelius Castoriadis (1922-1997). Réinventer l'autonomie*, 1 Mars 2007, Université Paris VIII.

<sup>8</sup> E. Morin, « Complexité restreinte, complexité générale », dans J. L. Le Moigne et E. Morin, *Intelligence de la complexité. Epistémologie et pragmatique*, Editions de l'Aube, 2007, p. 28-64.

<sup>9</sup> Voir N. Gilbert et K. G. Troitzsch, *Simulation for the Social Scientist*, Open University Press, McGraw-Hill, 2005.

<sup>10</sup> Deux paradigmes fondamentaux aboutissent à la définition morinienne du système anthropo-social. Un paradigme proprement *physique* (voir E. Morin, *La Méthode I. La nature de la nature*, Seuil, Paris, 1977) : le paradigme tétralogique ordre/désordre/interactions/organisation ; et un paradigme proprement *biologique* (voir E. Morin, *La Méthode II. La vie de la vie*, Seuil, Paris, 1980) : le paradigme de l'auto-(géo-phéno-égo)-éco-re-organisation (computationnelle, informationnelle, communicationnelle). Tous deux définirent le paradigme sociologique, ou plus exactement, *anthropo-sociologique* (voir E. Morin, *La Méthode V. L'humanité de l'humanité*, Seuil, Paris, 2001). Les trois paradigmes s'entrecroisent. Leur caractéristique commune est leur *propriété organisationnelle*, une propriété *émergente* qui naît des interactions multiples entre une grande variété d'éléments différenciés, et qui constitue le trait majeur de la *complexité*.

<sup>11</sup> J. Ibáñez, *El regreso del sujeto. La investigación social de segundo orden*, siglo XXI, Madrid, 1994, p. 29.

<sup>12</sup> J. Ibáñez, *Del algoritmo al sujeto*, p. 191.

<sup>13</sup> J. Ibáñez (coord.), *Nuevos avances en la investigación social I. La investigación social de segundo orden*, p. 8.

<sup>14</sup> J. Ibáñez, *Del algoritmo al sujeto*, p. 78.

<sup>15</sup> Cette architecture ontologique est récurrente. Anthony Wilden distingue, par exemple, trois mondes : le monde inorganique (*inorganic world*), le monde organique (*organic world*) et la société (*society*). Voir *System and Structure. Essays on communication and exchange* (Tavistock, Londres, 1972).

<sup>16</sup> E. Morin, *La Méthode I. La nature de la nature*, p. 19.

<sup>17</sup> Voir G. Deleuze et F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie: Mille plateaux*, Minuit, Paris, 1980.

<sup>18</sup> J. Ibáñez, *op. cit.*, p. 131.

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 177.

<sup>20</sup> A. Wilden, *op. cit.*, p. 204.

<sup>21</sup> "L'idée d'être n'est pas une notion substantielle. C'est une idée organisationnelle... il y a émergence d'être là où il y a organisation" (E. Morin, *op. cit.*, p. 211).

<sup>22</sup> Le sujet par ailleurs "controversé" de l'"auto-extériorisation" du social a été bien traité par Jean-Pierre Dupuy (voir *Introduction aux sciences sociales. Logique des phénomènes collectifs*, Ellipses, Paris, 1992) à travers l'analyse des discours libéraux qui se réclament de l'"auto-organisation" du social. L'exemple le plus connu est celui de Friedrich von Hayek, qui, tout en s'appuyant sur la vague cybernétique, opposa l'"ordre social spontané" (qui naît des actions des hommes, mais pas de leurs desseins) au "constructivisme social" (où l'organisation sociale est issue d'un programme, des desseins des hommes). Le "constructivisme social" conduirait selon Hayek à la servitude et aux totalitarismes. Le marché serait en revanche l'exemple parfait de l'"ordre spontané". A la différence des thèses hayekiennes, on préfère ici concevoir l'autonomie organisationnelle au sens d'une "auto-institution" permanente de la société, idée développée par Cornelius Castoriadis et chère à Morin. Cela serait plus en rapport avec l'idée de système téléologique et morphogénique, composé d'agents intentionnels : caractéristique essentielle du système anthropo-social, que l'on développera dans ce qui suit.

<sup>23</sup> Mais il faut être prudent. Comme nous le verrons, d'après l'analyse de Wilden, la logique de définition et ouverture à un éco-système peut aussi être la logique arbitraire de l'exploitation et de l'asservissement.

<sup>24</sup> J.-L. Le Moigne, *La modélisation des systèmes complexes*, Dunod, Paris, 1999, p. 74.

<sup>25</sup> E. Morin, *Le paradigme perdu: la nature humaine*, Seuil, Paris, 1973, p. 130.

<sup>26</sup> L'idée et l'expérience de l'"utopie" furent très chères à Morin dès la fin des années soixante. On peut le voir dans ses livres *Mai 68 : La brèche* (en collaboration avec Claude Lefort et Cornelius Castoriadis), Fayard, Paris, 1968 et dans *Journal de Californie*, Seuil, Paris, 1970. Curieusement, ses expériences de Mai 68 et de la Californie marquent d'une certaine façon le début de son voyage en quête de la complexité. Pour Wilden, les années soixante furent la tentative de la part du système de se montrer dans sa globalité : "les années soixante furent l'explosion du contexte de la vie elle-même" ("Context Theory: The New Science", SRI 5/2, 1985, p. 102).

<sup>27</sup> J. Ibáñez, *op. cit.*, p. 146.

<sup>28</sup> J. Ibáñez, "Las medidas de la sociedad", *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, 29, 1985, p. 118-119.

<sup>29</sup> J. Ibáñez, *El regreso del sujeto*, p. 37.

<sup>30</sup> J. Ibáñez (coord.), *Nuevos avances en la investigación social I. La investigación social de segundo orden*, p. 73.

<sup>31</sup> J. Ibáñez, *op. cit.*, p. 62.

<sup>32</sup> Mais le bruit ne vient pas de l'extérieur. C'est le produit nécessaire des tensions internes entre les différents sous-systèmes de « l'éco-système historique » (A. Wilden, *op. cit.*, p. 402).

<sup>33</sup> J. Ibáñez, *El regreso del sujeto.*, p. 10.

<sup>34</sup> *Op. cit.*, p. 82.

<sup>35</sup> E. Morin, *La Méthode II. La vie de la vie*, p. 113.

<sup>36</sup> Un système dynamique, quelle que soit sa nature (physique, biologique ou anthropo-sociale) est un système qui évolue au cours du temps. On pourrait généraliser deux types de systèmes dynamiques, déjà présents dans la strate physique : les *systèmes dynamiques continus* et les *systèmes dynamiques dissipatifs*. Ces derniers se caractérisent par la présence d'*attracteurs étranges* aux dimensions "fractales" et par sa *sensibilité aux conditions initiales* (dynamique "chaotique"). Ils manifestent en général une rupture de la continuité propre aux systèmes linéaires. Rappelons les ruptures morphogéniques du point de vue spatial décrites par René Thom et Benoît Mandelbrot, ainsi que les ruptures morphogéniques du point de vue temporel décrites par Ylia Prigogine.

<sup>37</sup> E. Morin, "L'événement-sphinx", *Communications*, 18, 1972; J. Ibáñez, *Más allá de la sociología*, p. 151-157.

<sup>38</sup> Wilden (*op. cit.*, p. 355) oppose à l'"homéostasie" (la conservation et reproduction d'une forme spatiale) et à l'"homéorhèse" (la conservation et reproduction d'une forme temporelle), la "morphogénèse" (la production d'une nouvelle forme). Le terme de « morphogénèse » est employé par Wilden dans un sens analogue de celui où l'emploie René Thom, en tant que « restructuration dialectique ». La perspective dialectique formulée par Ibáñez vise la morphogénèse sociale.

<sup>39</sup> Voir à ce sujet J.-P. Dupuy, *Aux origines des sciences cognitives*, Ed. La Découverte, Paris, 1994.

<sup>40</sup> H. von Foerster, "On Self-Organizing Systems and their Environments", *Self-Organizing Systems*, Pergamon Press, New York, 1960.

<sup>41</sup> J. Ibáñez, *El regreso del sujeto*, p. 91-92.

<sup>42</sup> La psychanalyse nous a montré d'autre part que la réalité du sujet est la réalité de sa division successive et de sa perte des objets. Tout d'abord au stade du miroir, le sujet se confond avec son reflet fantasmatique. Plus tard, avec l'imposition de l'ordre symbolique, le sujet se divise à nouveau : d'une part le sujet qui énonce, d'autre part le sujet énoncé. Parallèlement, le sujet commence à expulser des parties de lui-même qui constitueront les « objets ». Le réel nous échappe toujours : c'est « l'impossible » (Lacan)<sup>42</sup>. Ce que l'on rencontre à sa place, c'est le « masque » (la personne), le fictif (la Réalité), le théâtral (le social). L'invention, la réorganisation permanentes.

<sup>43</sup> J. Ibáñez (coord.), *Nuevos avances en la investigación social I. La investigación social de segundo orden*, p. 7.

<sup>44</sup> J. Ibáñez, *Del algoritmo al sujeto*, p. 37.

<sup>45</sup> E. Morin, "Paradigmatologie", *La Méthode IV. Les idées*, Seuil, Paris, 1990, p. 211-238.

- 
- <sup>46</sup> Le “tohu-bohu”, le bruit, le bruit de fond, selon Michel Serres. Chaos, Abîme, Sans-Fond, selon Cornelius Castoriadis. L’océan primordial du désordre d’où naissent les petits îlots d’ordre où siègent les hommes et les sociétés, c’est-à-dire les systèmes anthropo-sociaux (qui présentent un ordre organisationnel issu du chaos et maintenu à partir d’un code linguistique).
- <sup>47</sup> P. Watzlawick (dir.), *L’invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Seuil, Paris, 1988.
- <sup>48</sup> L’éco-système n’est pas seulement une source de matière et d’énergie, c’est aussi un centre producteur d’information capable de changer la structure du système.
- <sup>49</sup> E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Seuil, Paris, 2005, p. 54.
- <sup>50</sup> *Op. cit.*, p. 57.
- <sup>51</sup> Voir E. Morin, *Sociologie*, Fayard, Paris, 1984.
- <sup>52</sup> *Op. cit.*, p. 10.
- <sup>53</sup> *Op. cit.*, p. 35-56.
- <sup>54</sup> “Le discours sociologique et le dispositif au service duquel il est tendent à fixer la structure des rapports sociaux, le discours et le dispositif socialiste tendent à transformer la structure en direction de l’un de ses états possibles... La sociologie ponctue la structure, le socialisme ponctue le système” (J. Ibáñez, *Del algoritmo al sujeto*, p. 93-94).
- <sup>55</sup> L’ensemble des articles qui exposent les vues politiques d’Ibáñez a été rassemblé dans le livre *A contracorriente* (Fundamentos, Madrid, 1997).
- <sup>56</sup> J. Ibáñez, *Del algoritmo al sujeto*, p. 205.
- <sup>57</sup> J. Ibáñez, “Perspectivas de la investigación social: el diseño en las tres perspectivas”, M. G. Ferrando, J. Ibáñez et F. Alvira, *El análisis de la realidad social. Métodos y técnicas de investigación*, Alianza, Madrid, 1986, p. 69.
- <sup>58</sup> Son ouvrage le plus accompli est *Más allá de la sociología*, qui s’inscrit dans la perspective structurale. *Del algoritmo al sujeto*, ainsi que *El regreso del sujeto*, représentent l’annonce d’une perspective dialectique que la mort lui empêcha de développer.
- <sup>59</sup> Sur les rapports entre le paradigme de la complexité et la culture logico-philosophique dialectique, voir L. Sève, *Émergence, complexité et dialectique. Sur les systèmes dynamiques non linéaires*, Odile Jacob, Paris, 2005.
- <sup>60</sup> J. Ibáñez, *Del algoritmo al sujeto*, p. 35.
- <sup>61</sup> *Op. cit.*, p. 37.
- <sup>62</sup> C’est là que réside le sens de nombreux ouvrages de Morin, tels que *Introduction à une politique de l’homme* (Seuil, Paris, 1965), *Pour sortir du XXe siècle* (Nathan, Paris, 1981), *Penser l’Europe* (Gallimard, Paris, 1987) ou *Terre-Patrie* (en collaboration avec Anne Brigitte Kern, Seuil, Paris, 1993).
- <sup>63</sup> Voir G. Spencer Brown, *Laws of form*, Bantam Books, New York, 1972.
- <sup>64</sup> J’emprunte le terme à Jacques Ardoino (Séminaire *Savoir, Connaissance, Education*, en collaboration avec Alfredo Pena-Vega, EHESS, Paris, 2005-2006).
- <sup>65</sup> E. Morin, « Complexité restreinte, complexité générale », dans J. L. Le Moigne et E. Morin, *Intelligence de la complexité. Épistémologie et pragmatique*, p. 49.
- <sup>66</sup> J’emprunte le terme à Claude Fischler (communication personnelle).
- <sup>67</sup> A. Wilden, *op. cit.*, p. 58.
- <sup>68</sup> “La porte est ouverte donc sur l’improbable, même si l’accroissement mondial de barbarie le rend actuellement inconcevable. Paradoxalement, le chaos où l’humanité risque de sombrer porte en lui son ultime chance. Pourquoi ? Tout d’abord parce que la proximité du danger favorise les prises de conscience, qui peuvent alors se multiplier, s’amplifier et faire surgir une grande politique de salut terrestre. Et surtout pour la raison suivante : quand un système est incapable de traiter ses problèmes vitaux, soit il se désintègre, soit il est capable, dans sa désintégration même, de se métamorphoser en un système plus riche, capable de traiter ses problèmes” (E. Morin, “Vers l’abîme ?”, *Le Monde*, 1-01-03).
- <sup>69</sup> E. Morin, “La nature de la société”, *Communications*, 22, 1974, p. 31.